

Hajj, le pèlerinage à La Mecque

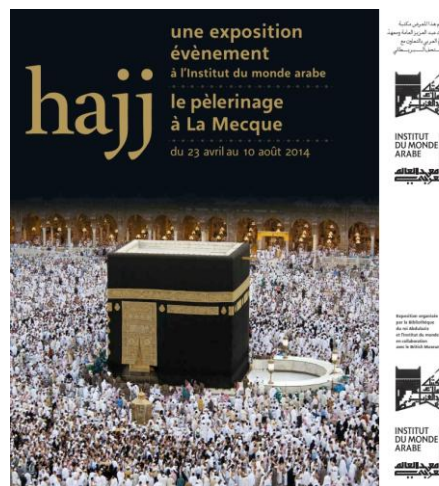
Paris, Institut du Monde Arabe,
Hajj, le pèlerinage à La Mecque, du 23 avril au 17 août 2014

Giulia Bogliolo Bruna
Chercheur au Centre d'Études Arctiques,
EHESS / CNRS, Paris
gbogliolo.bruna@club-internet.fr

Itinéraire mémoriel allant aux sources de la Foi musulmane, l'exposition "*Hajj, le pèlerinage à La Mecque*" évoque, par un télescopage d'objets anciens, d'œuvres contemporaines et de visuels, l'histoire pluriséculaire de cette pratique ancestrale qu'accomplissent chaque année des millions de croyants venus du monde entier.

Le pèlerinage à La Mecque se configure comme un phénomène religieux, culturel et historique, dont les racines remontent à l'époque préislamique : «*Le pèlerinage part sur les pas des patriarches Abraham et Adam, à La Mecque. Les deux histoires tribales fusionnent dans la personne d'Ismaël, alliance entre Dieu et l'humanité, dans la cité idéale*», précise Omar Saghî, politologue et co-commissaire de l'exposition.

Coproduite par l'Institut du Monde Arabe et la Bibliothèque nationale du Roi Abdulaziz à Riyad, qui a prêté exceptionnellement des pièces rares jamais sorties des Lieux saints, cette exposition - didactique, interactive et participative - est la plus importante jamais organisée sur le *Hajj*, expérience rituelle à la fois individuelle et collective, mystique et extatique, mais aussi puissante source de créations artistiques.



Affiche *Hajj, le pèlerinage à La Mecque*

S'inscrivant dans une programmation muséale qui vise à promouvoir le dialogue interculturel, l'exposition n'aurait pu voir le jour, comme l'a souligné le président de l'Institut du Monde Arabe, Jack Lang, « sans l'apport d'œuvres majeures de la collection de Nasser David Khalili - le plus grand collectionneur privé d'art islamique au monde ». Ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO, le prof. Khalili a fondé, en 1995, l'Institut Maïmonide pour promouvoir la paix et une meilleure compréhension entre les Trois religions du Livre. Pour son engagement humaniste, il a été nommé chevalier dans l'Ordre de Saint Sylvestre par le Pape Jean-Paul II, avant d'être élevé au grade de commandeur par Benoît XVI.

Ainsi, "*Hajj, le pèlerinage à La Mecque*" se place sous le signe de la transmission d'une mémoire partagée et vivante, se configurant comme un pôle attracteur qui aimante, réunit et fédère la communauté musulmane, l'*oumma*. La Mecque devient, alors, l'espace-temps d'un rituel atavique, un «microcosme universel» où se rencontrent et se brassent, pendant cinq jours, fidèles aux différentes origines ethniques, sociales et géographiques. Dans la plaine de Mina, espace sacré où s'accomplissent les rites, les pèlerins sont abrités par pays sous l'une des 50 000 tentes expressément dressées pour le *Hajj*.

Mobilisant une approche pluridisciplinaire - historique, religieuse et artistique -, la suggestive scénographie de l'exposition plonge d'emblée le visiteur dans l'univers fascinant, exotique et mystérieux du pèlerinage à La Mecque. Tandis que résonne la *talbiyya* (prière rituelle du *Hajj*), défilent les images évoquant les lieux du pèlerinage et les pèlerins : il s'agit là de rappeler à la fois les origines de ce rituel pluriséculaire, la figure d'Abraham et la sacralité de La Mecque.

Conçu comme un *itinerarium* vers la Ville Sainte des Musulmans, le parcours muséographique dessine les chemins millénaires du pèlerinage, routes de la foi qu'empruntaient jadis les fidèles.

Ainsi se dessine la géographie sacrée de l'Islam, dont la Kaaba est l'épicentre.

Hajj est l'un des cinq piliers de l'Islam¹ : il doit être entrepris à une date précise du mois de *dhu al-hijja*. Tout croyant se doit au moins une fois dans sa vie de l'effectuer à condition d'avoir atteint l'âge de la puberté, d'être en pleine possession de ses capacités mentales et d'en avoir les moyens physiques et financiers. Trois millions de pèlerins effectuent chaque année le *Hajj*, le grand pèlerinage.

Le chapelet d'objets exposés - 230 pièces allant du Moyen Age au XXI^e siècle - tisse la trame narrative de cette exposition où l'humain dialogue avec le divin, le sacré avec le profane : cartes anciennes où la Ville Sainte est représentée toujours au centre de l'œcoumène, merveilles enluminées, manuscrits, le casque du sultan Tipu (Inde du Sud), tissus d'apparat, offrandes, Corans, un tableau de Rubens montrant le sacrifice d'Isaac par Abraham, mais aussi récits, guides de voyages et recueil de prières. Ainsi, le langage muet des objets raconte le regard entravé, parfois teinté d'un exotisme accueillant que l'Occident judéo-chrétien a porté sur cette pratique rituelle.

Parmi les pièces les plus majestueuses figurent une *sitarah*, le panneau qui voile la porte de la Kaaba, datant de 2003, brodée à La Mecque en fils de soie noir et or, ainsi qu'un palanquin processionnel de soie rouge envoyé par un sultan du Caire au XIX^e siècle et un

¹ Le *Hajj* ou pèlerinage à la ville sainte de La Mecque est l'un des cinq piliers de l'islam - avec la profession de foi (*chahâda*), la prière, le jeûne du mois de ramadan et l'aumône (*zakât*) -.

feuille de l'histoire des rois du XVII^e siècle, échappé à l'autodafé des islamistes au Mali, en 2013, prêté par la bibliothèque Mamma Haidara de Tombouctou. Il s'agit là d'une pièce-mémoire, à elle seule émouvant symbole de la lutte contre les intégrismes et les fanatismes. Ainsi, les objets -sommptueux ou humbles- esquissent une cartographie de la Foi à l'échelle planétaire.

Si les moyens de locomotion deviennent de plus en plus rapides - du chameau au bateau, jusqu'à l'avion - et le temps du voyage s'accélère, les rituels - très codifiés - demeurent immuables, suivis scrupuleusement par les fidèles depuis l'année du pèlerinage de Mahomet en 632.



Deuxième tome d'un Coran en deux volumes
Inde, XVe siècle,
Nasser D. Khalili, Collection of Islamic Art (Londres),
© Khalili Family Trust.

L'exposition convie le visiteur à pénétrer dans le «territoire du sacré» une fois arrivé à La Mecque, le pèlerin entame les rituels de purification et se met en «état de sacralisation» : il revêt alors l'*irhram*, vêtement blanc à deux pans non cousus et s'exclame « *Dieu, je me présente devant toi.* »

Le parcours de l'exposition suit ensuite la chronologie des différents rites auxquels le croyant s'adonne pendant les cinq jours sacrés : la sacralisation, la circumambulation [le fidèle doit accomplir sept fois le tour de la Kaaba, construction cuboïde située dans l'enceinte au sein de la Masjid al-Haram («La Mosquée sacrée»), en s'efforçant d'approcher au plus près la Pierre Noire], la «course» entre Safa et Marwah, la station à Arafa, la lapidation symbolique des stèles de Satan, à Mina, et, enfin, le sacrifice.

Une fois le rituel achevé, le fidèle (homme) sort de cet « état de sacralisation », quitte alors son costume de pèlerin, se coupe les cheveux ou se rase le crâne, tandis que la femme doit raccourcir ses cheveux.

L'exposition se termine par la présentation d'objets rapportés du *hajj*, photographies et «certificats de pèlerin» et par sept témoignages de *hâj*, anciens pèlerins, qui témoignent de leur foi sincère dans un Islam ouvert et tolérant : «*Ce qui m'a le plus marqué lors de mon*

séjour à la Mecque, rappelle le sénégalais Baba Sada Sow, c'est que j'ai eu l'impression que le pèlerinage aurait pu être fait aussi bien par les Chrétiens que les Juifs. Parce que la personnalité la plus importante qu'on évoque à la Mecque, c'est Abraham. »

Une installation permet à tout visiteur d'enregistrer son témoignage relayé sur un site internet *ad hoc*. Voyage initiatique à la découverte d'un haut-lieu de la spiritualité, la ville d'Abraham célébrée par les Trois Religions du Livre, l'exposition se fait à la fois archive d'une mémoire vivante et bibliothèque virtuelle toute dédiée à ce patrimoine immatériel de l'humanité qu'est le *Hajj*. Comme le rappelle le président de l'IMA, Jack Lang, «*Nous voulons jouer un rôle constructif, positif. L'ignorance est la source des clichés*».

Faire le pari pascalien de l'humain: tel semble le message de cette exposition interactive, pédagogique et intelligente qui est une invitation à la tolérance et au dialogue entre les cultures.

Nancy Cunard : une femme, un destin

En marge de l'exposition « L'Atlantique Noir » de Nancy Cunard.
Negro Anthology (1931-1934)

Giulia Bogliolo Bruna
Chercheur au Centre d'Études Arctiques,
EHESS / CNRS, Paris
gbogliolo.bruna@club-internet.fr

« *Que vous dire de moi-même ? J'aime : la paix, la campagne, l'Espagne républicaine et l'Italie antifasciste, les Noirs et leur culture africaine et afro-américaine, toute l'Amérique latine que je connais, la musique, la peinture, la poésie et le journalisme. J'ai toujours vécu en France depuis que j'en ai eu la possibilité, en 1920. Je hais : le fascisme [...]. Et le snobisme et tout ce qui va avec. Deux œuvres : Negro, grande anthologie sur les Noirs ; Authors Take Sides, enquête adressée aux écrivains britanniques au sujet de la guerre d'Espagne et du fascisme. Plusieurs volumes de poèmes²* ». Ainsi, Nancy Cunard (1896-1965), aristocrate de naissance et communiste de foi, dressait son autoportrait d'une touchante sincérité.

Fille de l'américaine Maud Alice Burke et de Sir Bache Cunard, magnat et héritier, Nancy s'impose comme le symbole même de l'avant-garde anglo-saxonne et française des années 1920.

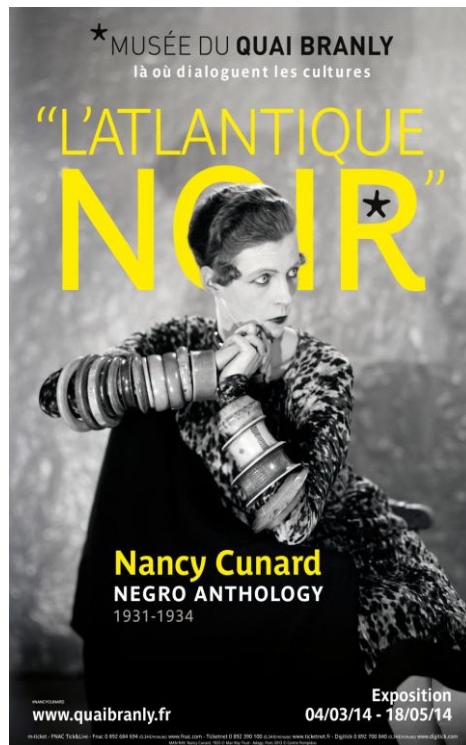
D'une féline et aristocratique beauté, cette poétesse et éditrice fut l'égérie immortalisée de maints artistes tels les peintres Wyndham Lewis, John Banting, le sculpteur Constantin Brancusi, les photographes Man Ray, Curtis Moffat, Barbara Ker-Seymer. Collectionneuse d'art africain (notamment les bracelets en ivoire) et océanien dès le début des années 1920, proche de Tristan Tzara - qui lui dédia sa pièce *Mouchoir de Nuage* (1924) - et muse des surréalistes, Nancy Cunard, *passseuse culturelle* d'exception entre les milieux artistiques et littéraires parisiens et anglo-saxons, défend « *l'innovation et une nouvelle vision des choses* ». Elle fonde en 1928 avec Louis Aragon, avec lequel elle entretient une liaison de 1926 à 1928, sa maison d'édition Hours Press (1928-1931), qui publie la poésie expérimentale, mais s'intéresse aussi, écrit-elle, « *à l'ethnographie - à l'art africain, océanien et des deux Amériques... -* ». En l'espace de quatre ans, elle édite une vingtaine d'ouvrages en anglais et en tirages limités, parmi lesquels figurent le premier texte publié de Samuel Beckett, *Whoroscope*, un des volumes des *Cantos* d'Ezra Pound, ainsi que de la traduction

² Nancy Cunard, *Poèmes à la France (1939-1944)*, Paris, Seghers, 1947 : 7.

française de *The Hunting of the Snark* (*La Chasse au Snark*) de Lewis Carroll, réalisée en moins de cinq jours par Aragon.

Ainsi, l'Auteur d'*Aurélien* saluait dans *Les Lettres françaises* le rôle de cette intellectuelle agissante et anticonformiste, «*icone hors la loi*» foncièrement humaniste - qui combattit l'injustice, le colonialisme, le racisme - et militante politique : «*On connaît en France Nancy Cunard. Elle y a passé la majeure partie de sa vie et plus tard on ne pourra faire, sans parler d'elle, l'histoire intellectuelle d'une part de ce siècle*».

Cette «*ogresse maigre, d'une beauté farouche*», selon Marcel Jouhandeau, mécène et égérie de poètes et artistes, d'une rare intelligence et d'une culture tant riche que cosmopolite, est avant tout une femme de conviction, courageuse et désintéressée qui s'engage et milite en défense de l'égalité entre les « *races*» et contre le fascisme.

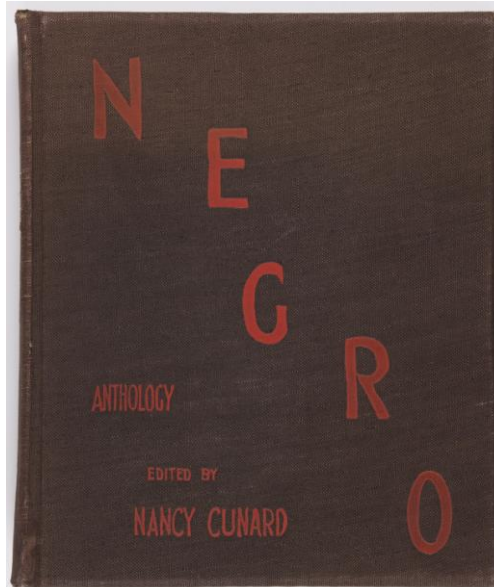


Affiche de l'exposition *L'Atlantique Noir*

Lors de son séjour à Venise, l'été 1928, Nancy Cunard rencontre le pianiste de jazz afro-américain Henry Crowder et n'hésite pas à afficher en public leur amour. Elle enfreint le tabou ultime à son époque : sa liaison avec un «*homme de couleur*» suscite des violentes réactions et une condamnation unanime de la part de la gentry londonienne, scandalisée par cette union mixte, et encore plus de Lady Cunard. En riposte, elle publie, en décembre 1931, à compte d'auteur, le virulent pamphlet *Black Man and White Ladyship, an Anniversary* à l'encontre de sa mère qu'elle diffuse auprès de son entourage. Elle y condamne le racisme maternel et dénonce l'esclavage, la discrimination sur base raciale aux Etats Unis et les stéréotypes stigmatisants l'Afrique. La rupture est à jamais consommée avec ses origines : désormais Nancy Cunard entre en militance s'attachant à démontrer, tout au long de sa vie

romanesque, que « *le préjugé racial ne repose sur aucune justification [...] que les Noirs ont derrière eux, rappelle Raymond Michelet qui fut son collaborateur, une longue histoire sociale et culturelle, et que ceux qui les rejettent comme des sous-hommes ignorent tout de leur histoire passée, de leurs civilisations, de leurs luttes...* ».

Henry Crowder lui fait découvrir la violence de la condition ignominieuse des Noirs américains : « *J'étais étonné, avoue-t-il, de l'ignorance absolue de Nancy à ce sujet, [...] elle était très intéressée et désireuse d'apprendre* ». A New York elle rencontre les auteurs de la revue *The Crisis*, organe officiel de la NAACP (*National Association for Advancement of Colored People*) qui fut l'un des promoteurs de la Renaissance de Harlem. Elle canalise sa révolte politique, attisée par ses conflits familiaux, dans la conception et réalisation d'un ouvrage collectif, « *entièrement documentaire* », consacré à l'histoire politique, sociologique et artistique, ancienne et contemporaine, des Noirs d'Amérique du Nord et du Sud, d'Afrique et d'Europe : *Negro Anthology*. C'est à Henry Crowder que Nancy Cunard dédie cette œuvre monumentale, tirée à 1000 exemplaires, qui parut à Londres le 15 février 1934, chez Wishart and Company : « *c'est entièrement grâce à Henry - écrit-elle à Michel Leiris en 1955, année du décès de Crowder, - que "tout" a commencé ; je ne l'oublie jamais* ». À l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la parution de *Negro Anthology*, le Musée Quai Branly présente la remarquable et passionnante exposition « "L'Atlantique Noir" » de Nancy Cunard. *Negro Anthology* (1931-1934) » qui retrace, avec intelligence empathique et pédagogie, à la fois l'histoire d'une aristocrate anglaise assoiffée de liberté, anticonformiste et rebelle, défendant « *l'égalité des races, égalité des sexes, égalité des classes* » et l'histoire de *Negro Anthology*, ouvrage inédit, où s'entremêlent et se répondent une polyphonie de voix et savoirs militants. Dans l'*Introduction* à cette œuvre monumentale et pionnière, Nancy Cunard écrit : « *Il était nécessaire de faire de ce livre - et je crois sous cette forme, une anthologie réunissant environ 150 auteurs des deux "races", pour inventorier les luttes du peuple noir, les réussites, les persécutions et les résistances qu'elles suscitent* ». Les 250 articles qui le composent sont signés par des anthropologues, ethnomusicologues, poètes, sociologues, universitaires, historiens, journalistes, sportifs, artistes et intellectuels afro-américains, antillais, africains, latino-américains, américains et européens. Parmi les contributeurs figurent, entre autres, Samuel Beckett, Ezra Pound, Langston Hugues, Zora Neale Hurston, W. E. B. Dubois, Georges Padmore, Alain Locke, Georges Lavachery, Kenneth Macpherson, Jomo Kenyatta, le « père » de l'indépendance du Kenya, et Nmandi Azikiwe, premier président du Nigéria décolonisé.



Negro anthology (1934)

Ainsi, Nancy Cunard donne la parole, « *aux militants noirs américains et à ceux des pays colonisés et à ceux des pays colonisés par l'Europe. Leurs textes dénoncent, rappelle la commissaire de l'exposition Sarah Frioux-Salgas, les lynchages, les préjugés raciaux, l'exploitation économiques de leurs terres par les Européens et les Américains, le travail forcé, la justice coloniale... D'autres revendiquent la propriété des terres des leurs ancêtres³* ».

Summa encyclopédique (850 pages), œuvre caléidoscope et éclectique sur la condition des Noirs victimes de discrimination raciale, sur l'influence des cultures africaines dans les Amériques noires, sur l'acculturation et les résistances, *Negro Anthology* ressemble à une grande enquête documentaire (socio-anthropologique et historique), une fresque sur les Amériques noires, l'Afrique et le Madagascar avec un exceptionnel *corpus* iconographique de 385 illustrations.

Le sommaire est divisé en sept sections géographiques et thématiques : America, Negro stars, Music, Poetry, West Indies and South America, Europe, Africa.

Structurée comme un collage-documentaire, voire un assemblage d'essais et d'archives brutes, *Negro Anthology*, cette traversée de «l'Atlantique noir» dénonce la tragédie de l'esclavage et la violence coloniale, ainsi que tous les stéréotypes sur l'Afrique et la ségrégation raciale aux Etats-Unis. S'inspirant de l'objectivisme américain, cette anthologie panafricaine - d'une rare modernité formelle et théorique - est un ouvrage documentaire sur l'histoire culturelle des Noirs d'Amérique, des Antilles et d'Afrique, qui embrasse le théâtre, les arts plastiques, la musique et le cinéma. Transcendant tous les genres, ce livre militant donne la parole aux «sans voix», aux «oubliés» de l'Histoire officielle écrite par des Blancs racistes et colonisateurs à l'aide d'un riche *corpus* iconographique, de biographie et

³ Sarah Frioux-Salgas, 2014, Introduction, *Gradhiva, revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, 19, Musée du Quai de Branly : 21.

d'autobiographie d'artistes qu'ils soient musiciens, acteurs et chanteurs. Mais il est aussi une anthologie-mémoire qui narre aussi bien les révoltes d'esclaves haïtiens et jamaïcains au XIX^e siècle que les grèves d'ouvriers noirs au Brésil et dénonce sans ambages les terribles injustices que les tirailleurs sénégalais ont dû subir pendant et après la Grande Guerre.

En tant que militante des droits de l'Homme et journaliste, Nancy Cunard décide de consacrer un chapitre entier (Cunard éd. 1934 : 245-269) à l'affaire des « *Scottsboro boys* », accusés - en 1931 - du viol de deux blanches à bord d'un train, dont le procès se déroule dans un funeste climat raciste et de manière fort expéditive : huit des neuf jeunes afro-américains - âgés de douze à vingt ans - sont reconnus coupables et condamnés à mort. Après le verdict, la NAACP et le parti communiste américain se mobilisent pour faire annuler les condamnations : « *Des pétitions envoyées au président Hoover, rappelle Amzat Boukari-Yabara⁴, portent des signatures illustres : le savant Albert Einstein, l'anthropologue Franz Boas, le cinéaste Charlie Chaplin, les écrivains Thomas Mann, H.G. Wells, George Bernard Shaw et Theodore Dreiser* ». A Londres, Nancy Cunard organise dès l'été 1933 un comité de soutien, lève des fonds et lance une pétition qui est signée, entre autres, par l'écrivain André Gide : « *L'ordre mondial communiste est la solution au problème noir* » écrit-elle.

La *Negro Anthology* s'inscrit dans le courant du documentaire social des Années 1930 : contre toute stéréotypisation de signe négatif ou idéalisation romantico-utopiste, Nancy Cunard revendique l'exigence d'authenticité, d'une image réaliste de l'Afro-américain « de la rue », en un mot « vraie ». Ainsi s'impose-t-elle comme la « *meilleure anthologie*, selon le philosophe Alain Locke, *dans tout le sens du terme jamais compilée sur le Noir* ». Toutefois, en dépit de commentaires si élogieux, l'ouvrage ne connaît qu'un succès d'estime.

Après cette parenthèse éditoriale, Nancy Cunard se consacre à sa nouvelle vocation, le journalisme, perçu comme acte d'engagement et de combat contre le racisme et le fascisme : elle dénonce la politique impérialiste menée par l'Italie mussolinienne en Ethiopie et s'engage comme reporter⁵ dans la guerre d'Espagne auprès des intellectuels antifranquistes. Elle y rencontre Pablo Neruda, avec qui elle fonde - en 1937 - la revue *Les poètes du monde défendent le peuple espagnol*. A ce volet de l'engagement intellectuel et politique de Nancy Cunard est consacrée la partie conclusive de cette remarquable exposition qui, déconstruisant le mythe, esquisse un portrait tout en finesse de cette « femme-époque » au destin hors du commun. Militante passionnée qui, comme l'écrivit son amie, poète et actrice, Iris Tree « *voulait vraiment accomplir sa vie* » aux services d'idéaux humanistes et progressistes. Un message à réfléchir face à la montée des extrémismes et à l'indifférence affichée qui semble l'accompagner.

⁴ Amzat Boukari-Yabara, 2014, Les militants noirs anglophones des années 1920 à 1940, *Gradhiva, revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, 19, Musée du Quai de Branly : 34.

⁵ Elle couvre la guerre civile pour des journaux de gauche anglais et pour l'*Association Negro Press* de Chicago.

Great Black Music. L'exposition de toutes les musiques noires
Cité de la musique – Parigi, 11 marzo 2014 – 24 agosto 2014

Maria Luisa Gutierrez Ruiz
Università di Genova
maluguru@hotmail.com

Fra la primavera e l'estate del 2014 la Cité de la Musique di Parigi presenta la musica della diaspora africana in una mostra ricca di contenuti storici, politici, socio-culturali e artistici. In un totale di undici ore di documenti audiovisivi, il visitatore può scegliere il percorso da seguire creando la propria *playlist* con il supporto di un dispositivo tecnologico creato apposta per la mostra « Great Black Music ». Un viaggio nel continente delle origini, per conoscere le radici e lo sviluppo di ciò che, con il tempo ed enormi qualità creative, sarebbe diventato il *jazz*, il *blues*, il *reggae*, l'*hip hop*, la *salsa*... È un incontro con i grandi nomi che rimarranno indelebili nella memoria dei popoli: Miriam Makeba, Fela Kuti, Bob Marley, Miles Davis, John Coltrane, Celia Cruz, Compay Segundo, James Brown, Michael Jackson, Aretha Franklin, Charles Mingus, Stevie Wonder.



In uno spazio di 800 metri quadrati, la Cité de la Musique di Parigi scommette su una mostra che affronta una storia lunga secoli, un numero considerevole di artisti, una serie di ritmi e stili musicali nati in un territorio specifico per poi irradiarsi nel mondo. Compito non facile, che viene superato attraverso un percorso tematico sensoriale che immerge il visitatore in un bagno di storia, geografia, avvenimenti politici, incontri fra popoli e tanto altro, attraverso centinaia di documenti sonori e audiovisivi. All'ingresso, ogni visitatore viene dotato di una « Smart Guide », un dispositivo che permette di interagire, in modo semplice e intuitivo, con tutte le installazioni dell'esposizione, di sentire la musica e di creare una *playlist* che sarà poi spedita via *e-mail*. Questo dispositivo fa sì che ogni visitatore sia libero di scegliere il proprio percorso all'interno delle undici ore di registrazioni audiovisive, seguendo i propri interessi, senza vincoli.

Partendo dall'Africa, dalle origini, Great Black Music racconta la ricchezza che è nata dalla tragedia. Per quella parte di umanità devastata dalla tratta degli schiavi, 400 anni di servitù hanno significato anche la ricerca di forme alternative di libertà e un'immensa esplosione di creatività. Il terrore del razzismo e i pregiudizi etnici non l'hanno avuta vinta di fronte alla forza dei canti e dei ritmi che ogni essere umano portava con sé, ovunque fosse stato costretto ad andare. Le generazioni della diaspora africana nelle Americhe hanno lasciato il segno nella memoria universale, dando vita a ciò che Marc Benâiche, curatore della mostra, chiama "la più grande avventura artistica del XX secolo": una vasta quantità di generi musicali che vanno dal *jazz* al *samba*, dal *blues* alla *salsa*, e che continua a evolversi (*break dance*, *hip hop*, etc.).

La prima sala della mostra presenta una ventina di tubi trasparenti alti un metro circa, ognuno dedicato a un mito della musica nera: Fela Kuti, Bob Marley, Miles Davis, John Coltrane, Celia Cruz, Miriam Makeba, James Brown, Michael Jackson, Aretha Franklin, Charles Mingus, Stevie Wonder, fra gli altri. La storia di ognuno di questi personaggi, musicisti, artisti, uomini, donne, è proiettata in una sorta di foresta fatta di plastica, luce e gente che si muove in silenzio al ritmo che ascolta nelle proprie cuffie.



Great Black Music – Sala I

La sala successiva s'intitola *Mama Africa*. Ecco, le origini. Il continente della nascita, dei miti, degli antenati. La culla della mostra. Ma, quale Africa? I curatori della mostra non lasciano posto alle banalità delle generalizzazioni e danno uno spazio ben definito alla

pluralità del continente africano. Circondato da cinque megaschermi, il visitatore potrà apprendere la diversità delle tradizioni musicali in Africa del Nord, del Sud, dell'Est, dell'Ovest e del Centro. Anche chi è privo di conoscenze storiche, partendo da queste informazioni, potrà poi capire la musica della diaspora, da cui nasce la musica dei figli africani smarriti in altri continenti che uniscono le proprie radici a quelle delle nuove terre in dialoghi sonori ricchi e spettacolari.

Great Black Music non trascura il sincretismo magico-religioso creatosi nelle Americhe all'arrivo degli schiavi neri. Gli africani, vittime dalla tratta negriera, sbarcarono nel continente americano privati di tutto quello che possedevano nelle loro patrie, ma nessuno avrebbe mai potuto privarli della loro ricchezza socio-culturale, dei saperi che per generazioni avevano ricevuto e introiettato. Questi saperi però non potevano rimanere statici: la musica, come la danza e la religione, fu rielaborata nelle nuove terre.



Great Black Music : Sala II

I rituali e le credenze africane s'incontrarono con la religione cattolica, portata nel subcontinente ispanoamericano dagli spagnoli e dai portoghesi, e diedero luogo a nuove manifestazioni di carattere religioso come nel caso della *santeria* cubana, che ancora oggi è vissuta con forte fervore. La religione è stata fondamentale in quanto spazio di ritrovamento del sé, delle proprie convinzioni, del legame con la cultura di origine. Ed è importante anche in quanto espressione artistica nelle Americhe nere.

Lo spazio espositivo dedicato ai rituali sacri è carico di suggestività: circondato da schermi con immagini video diverse, il visitatore trova al centro della sala un cerchio tridimensionale sul quale sono disegnate candele virtuali sulle quali potrà "soffiare" provocando un gioco di luci, tenebre e rumori che riportano all'idea di momento magico-religioso.



Great Black Music : Sala III

La difficoltà di raccontare la musica nei secoli viene affrontata con un muro che traccia in maniera cronologica gli eventi storico-politici che, a partire dall’Africa, arrivano alle Americhe per far nascere la coscienza di un popolo lontano dal territorio di origine: lo sradicamento sarà il concetto chiave della «Musica Nera». Il muro narra anche i personaggi del mondo intellettuale che hanno svolto un ruolo fondamentale nella storia dell’Africa: dalla libertà degli schiavi alle primavere arabe, da Martin Luther King a Nelson Mandela.



Great Black Music : Sala IV

Si giunge quindi al punto di arrivo, quello del *métissage*, le Americhe nere. Dalla triste storia della degradazione umana arriviamo ai luoghi in cui la creatività e l’originalità lasciano un patrimonio enorme, ricco e dinamico: New York, Cartagena, Puerto Rico, La Habana,

Salvador de Bahia... Un esempio di come l'incontro fra le culture non sia pericoloso, bensì carico di potenzialità, di creatività, di mutuo arricchimento. Una metafora di come le attuali società plurali potrebbero sfruttare la possibilità dell'incontro. Lungi dal preoccuparsi di infondate minacce di perdita identitaria, dovrebbero invece lavorare sulla conoscenza e le possibilità di crescita culturale che genera l'ibridazione. Dai canti di lavoro delle persone costrette a lavorare nelle piantagioni, lontano dalle loro terre, nascono il *gospel* e il *blues*. Da persone che dovevano tenersi nascoste tra gli arbusti, chine per non farsi vedere, nasce la *capoeira*.



Great Black Music : Sala V

La creatività non si ferma, va avanti con i tempi: *disco dance*, *reggaeton*, *hip hop*, *break dance*... Great Black Music brilla perché, non solo insegna, e tanto, ma anche diverte. Siccome la musica è anche danza, il visitatore trova, sul finire della mostra, tre cabine con registrazioni video nelle quali professionisti della danza insegnano alcuni passi di *salsa*, *disco* e *hip hop*. Si balla assieme al filmato del coreografo, si viene registrati e poi si può vedere il proprio video appena usciti dalla cabina. Un'idea che fa ballare i più entusiasti e che, se non altro, strappa un sorriso ai più composti.



Great Black Music : Sala VI

Lungo tutto il percorso espositivo si trovano gli strumenti musicali africani. Ecco un altro merito della mostra: gli strumenti esposti non sono in bacheca, ma è possibile toccarli, suonarli, per vivere ancora di più quest'avventura sensoriale. Visitare questa mostra è proprio un'esperienza vissuta: il visitatore non osserva in silenzio, passivamente; i curatori invitano invece in ogni momento a partecipare, a scegliere, a muoversi. Impressionante, divertente, entusiasmante vedere le persone, di tutti i generi, ballare davanti a pannelli carichi di informazione. Un grande metodo per trasmettere conoscenze.

Des hommes en devenir

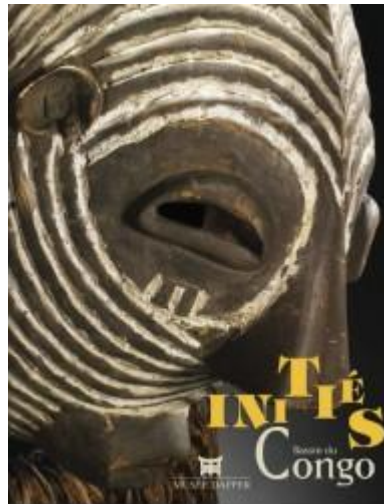
Paris, Musée Dapper, Initiés Bassin du Congo
du 9 octobre au 6 juillet 2014

Giulia Bogliolo Bruna
Chercheur au Centre d'Études Arctiques,
EHESS / CNRS, Paris
gbogliolo.bruna@club-internet.fr

Que signifie être initié en Afrique subsaharienne ?
« Être initié, c'est, en quelque sorte, rappelle Lamine Ndiaye, s'inscrire dans une identité »⁶.

L'initiation comporte un changement radical du *status* de l'individu à l'intérieur du groupe d'appartenance et engendre, comme le rappelle Mircea Eliade, une «mutation ontologique du régime existentiel». En dépit des formes qu'elles adoptent, les transformations s'avèrent irréversibles.

Le Musée Dapper présente l'exposition *Initiés Bassin du Congo* qui évoque, au travers des pièces d'une rare beauté, l'univers mystérieux et secret des rites initiatiques, tels qu'ils étaient pratiqués en Afrique subsaharienne.



Affiche Initiés du Congo

En se bornant à la seule région du Bassin du Congo, elle se focalise sur les rites initiatiques que partagent, à quelques différences près, les peuples de culture bantoue. Provenant pour la plupart du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren en Belgique, du

⁶ Lamine Ndiaye, L'initiation : une pratique rituelle au service de la victoire de la vie sur la mort, *Ethiopes* n°72. *Littérature, philosophie, art*, 1er semestre 2004, en ligne <http://ethiopes.refer.sn/spip.php?article94>.

Musée Dapper, de collections publiques et privées, cent cinquante objets rituels - masques, statues, parures, coiffes, insignes de dignité et pendentifs - illustrent cette pratique universelle qu'est l'initiation.

Les rituels de passage scandent et accompagnent les transitions, modifications ou changements d'étapes du cycle de la vie ou d'un état sociétal. Parsemé d'épreuves difficiles - qui ne laissent indemne ni le corps ni l'esprit -, l'itinéraire initiatique (parfois ardu et souvent angoissant) s'apparente à une mise à mort symbolique de l'identité antérieure suivie d'une renaissance. Les mutilations sexuelles - excision pour les femmes et circoncision pour les hommes - constituent la preuve tangible, car inscrite dans la chair, d'un « *passage réussi* » : l'initié acquiert ainsi un statut différent du fait de son entrée ou incorporation dans la communauté des adultes (initiation clanique).

Les rites d'initiation incluent à la fois les rituels de passage à l'âge adulte (dynamiques d'apprentissage) et des pratiques traditionnelles de formation réservées aux maîtres du culte, aux élites du savoir et du pouvoir (thérapeutes, spécialistes du culte, devins, souverains et chefs) qui s'acquièrent tout au long de la vie au sein des sociétés secrètes ou confréries.

Une mise en scène - tant intelligente qu'envoûtante - magnifie, par un savant jeu d'ombres et lumières, ces objets rituels hétéroclites (fétiches, masques et parures impressionnantes) qui pouvaient être propriété collective ou individuelle. Le symbole d'un pouvoir acquis se traduisant par une parure initiatique, le port d'une coiffe ou d'un bijou d'un certain type n'était donc ni accidentel ni anodin.

Parmi les pièces exceptionnelles exposées qui illustrent les différentes phases des rites initiatiques figurent un grand tambourinaire *nkanu* (République Démocratique du Congo) ocre au visage de Kaolin, appartenant à un *corpus* de sculptures et de panneaux figuratifs qui décoraient l'enclos initiatique, le masque en bois des Pende *mbuya jia kifutshi* de type *pumbu* (République Démocratique du Congo) en bois, raphia, fibres végétales, fragments de miroirs et pigments, trois petits pendentifs *ikhoko* en ivoire représentant le masque *fumu* ou *pumbu* et, à gauche, le masque *muyombo*, la statue *nkishi* des Songye République démocratique du Congo (bois, corne, métal, perles de verre, fibres végétales, peaux, agglomérat rituel) ou celle des Luluwa (République démocratique du Congo) en bois (Trichiliagilgiana), pigments et cauris, ainsi que les superbes coiffes « *lega* » (réalisé en matériaux variés entre autre raphia, cauris, perles, poils d'éléphant, fibres végétales, boutons, fèves de Calabar) et les instruments de musique massifs qui accompagnent d'un rythme lancinant les cérémonies rituelles.

En complément de l'exposition principale, l'espace dévolu à l'art contemporain est investi par l'un des plus grands artistes béninois de l'ethnie Yoruba, Romuald Hazoumè, initié au système divinatoire du *fâ* : « *L'influence du fâ est notable dans ma peinture, avouait l'Artiste à l'écrivain Florent Couao-Zotti en 2005, mais j'y ai recours comme ancrage culturel à partir duquel j'articule des questions sur moi-même, sur l'avenir de l'Afrique, sur l'évolution du monde* ». Ses créations plastiques se font l'écho de son éducation syncrétique, où s'entremêlent christianisme et vaudou.

Les surprenants masques réalisés avec des matériaux de récupération - bidons d'essence en métal ou plastique qui évoquent l'essence de contrebande, fils électriques et rebuts divers - livrent un message polysémique - de provocation, de critique et de dérision - qui ne cesse d'interpeller l'observateur « *Je me sers des bidons comme d'un support*, souligne l'Artiste,

pour parler de la culture yoruba, de ce qu'il y a de plus important pour les Yorubas : le fâ, la géomancie divinatoire ».



*ROMUALD HAZOUMÈ, Le Vaudou, 1992,
Courtesy CAAC, Collection Jean Pigozzi, Genève
Photo de Claude Postel
© Romuald Hazoumè – ADAGP, 2013.*

Langage artistique original qui détourne, avec talent et humour, les objets du quotidien et les transforme en authentiques œuvres d'art. Métaphores visuelles du choc des cultures, mais aussi défis plastiques au fantasme tout occidental d'une Afrique «authentique» et «traditionnelle» qui resterait immuable en dehors du flux historique, les créations de Romuald Hazoumè dénoncent, un consumérisme insensé qui condamne l'Afrique à devenir la « poubelle » de l'Occident.

L'Ecomuseo Urbano Metropolitanano di Milano Nord

Francesco Bravin
Università di Genova
f.bravin@fastwebnet.it

Quando si parla di ecomusei, cioè di musei del territorio e nel territorio, si pensa in genere a una collocazione in qualche misura campestre, magari con la sede principale in un piccolo centro di provincia, ma che si focalizza soprattutto sul territorio extraurbano. A Milano si trova invece l'Ecomuseo Urbano Metropolitanano di Milano Nord, che già a partire dal nome esplicita la sua vocazione prettamente urbana e anzi persino "metropolitana", ad indicare che il territorio in questione supera il confine dello spazio urbano in senso amministrativo e va ad includere un'ampia zona a cavallo fra Niguarda, Bicocca, Bresso e Sesto San Giovanni.

La missione dichiarata dell'Ecomuseo Urbano Metropolitanano di Milano Nord è

valorizzare il patrimonio culturale materiale ed immateriale del Nord Milano con il coinvolgimento delle comunità locali e costruire percorsi di ricerca, narrazioni collettive e promuovere la tutela attiva del territorio.

Un vero e proprio laboratorio di antropologia urbana partecipata portato avanti da quattro donne, la presidente e coordinatrice Alessandra Micoli, la referente per i progetti educativi Michela Bresciani, l'addetta stampa Silvia Mascheroni e la referente per il progetto Metro_Polis Elisia Piria, che dalla sede di via Cesari 17 portano avanti la loro missione culturale. La sede dell'Ecomuseo esplicita fin da subito la propria vocazione di recupero di spazi urbani e di memorie, di territorio vissuto e vivente, trovandosi in quelli che erano i locali produttivi dell'Antica Vetreria Motta: come lo stesso Ecomuseo dichiara, infatti,

la trasformazione da spazio produttivo a spazio di cultura, dove il patrimonio viene tutelato e reso bene comune, rappresenta concretamente l'obiettivo con cui Eumm opera nel territorio.

Un territorio imbevuto di memorie che sono fatte riemergere e rivivere nelle interviste etnografiche portate avanti dal personale dell'Ecomuseo, eppure non come semplice operazione antiquaria fine a se stessa, bensì come strumento interpretativo per rileggere il presente.

Vediamo dunque i principali progetti che porta avanti l'Ecomuseo: fra tutti spicca la proposta educativa *Ecosistemi urbani*, che si prefigge di far conoscere l'ecosistema del territorio urbano, proprio a partire da una rilettura del presente alla luce di un passato ancora vivo nel tessuto urbano, con l'intento di preservare e valorizzare gli intrecci e le relazioni che lo animano e con lo sguardo rivolto ai giovani, per educare alla cittadinanza consapevole e alla partecipazione nella tutela del patrimonio umano, ambientale e culturale.

Un altro progetto interessante è la visita guidata ai bunker della Breda, immersi nel verde del Parco Nord. Già, perché la Breda durante la seconda guerra mondiale produceva armamenti bellici ed era un bersaglio militare di primaria importanza per gli Alleati. Il Parco Nord di Milano sorge appunto nell'area che un tempo era occupata dalle officine Breda, rase al suolo dai bombardamenti, un caso esemplare di riqualificazione integrale di uno spazio urbano, industriale e bellico, trasformato in spazio verde fruibile a tutti. Immersi nel cuore del Parco si trovano i bunker Breda, rifugi antiaerei privati costruiti dall'azienda per dare rifugio ai propri operai in caso di bombardamento. Un giorno il bombardamento arrivò davvero e i rifugi non servirono: la maggior parte degli operai non si trovava al lavoro in quel momento e quei pochi rimasti, rifugiatisi in un bunker, vi trovarono la morte perché era stato costruito troppo vicino alla superficie e non era abbastanza robusto dal punto di vista strutturale. Questa e altre memorie vengono fatte riaffiorare durante il percorso didattico, che prevede anche la testimonianza di un reduce della guerra, la visione di un video che ricostruisce il quadro storico, un percorso visuale alla scoperta di come stampe e manifesti dell'epoca comunicavano la guerra e persino un gioco di ruolo per i bambini.

L'Ecomuseo porta avanti anche altri progetti, come ad esempio *mappaMi*, che vede l'elaborazione partecipata di una mappa di comunità cui i cittadini stessi possono dare il proprio contributo, offre percorsi formativi aperti al pubblico specializzato e non, in collaborazione con università ed istituti di formazione ed elabora percorsi turistico-culturali alla riscoperta del territorio di Milano Nord. L'Ecomuseo Urbano Metropolitan di Milano Nord è insomma un vero e proprio laboratorio di antropologia urbana e di antropologia della memoria, volto a riscoprire la città con uno sguardo etnografico.